

Décentrer le féminisme. Voilà un mot d'ordre qui sonne comme une double nécessité, épistémologique et politique. Ce faisant, il ne renforce pas seulement, si besoin était, la thèse selon laquelle « le personnel est (bien) politique » comme l'affirmait un célèbre slogan des années 1970, mais donne aussi à voir dans quelle mesure une telle politisation exige la reconfiguration de la sphère du savoir, considérée comme lieu de pouvoir par excellence. L'idée qui sous-tend, tout à la fois, ce programme et cette lecture, semble donc être que le centre, comme résultat et comme processus, est source d'oppression et d'injustice et que cette hégémonie se traduit aussi par la volonté d'asseoir un certain type de discours destiné à s'arroger le monopole de la cause féministe.

Et de fait, un féminisme centré, parce qu'il est d'abord *autocentré*, ne s'intéresse qu'à lui-même, c'est-à-dire à des stratégies d'émancipation, à des combats et donc à des valeurs qui n'ont ou, à tout le moins, ne peuvent avoir de sens, que pour lui. Ce positionnement exclusif devient hégémonique lorsqu'il pense que ses propres préoccupations, sa manière d'envisager le monde et la place des femmes en son sein sont à ce point partagées qu'elles doivent être imposées au nom même des droits des femmes, à toutes les femmes.

L'on voit bien en quoi un tel devoir-être suppose un arsenal épistémologique qui légitime la cause qu'il sert : il importe de faire valoir le caractère *universel*, et donc foncièrement *rationnel*, des revendications portées tout autant que la *validité* du modèle d'émancipation qu'elles impliquent. Dès lors, toute contestation de la prétention universaliste de cette configuration apparaît sinon comme une trahison du moins comme une imposture. Trahison, parce qu'elle se positionne contre ce qui est présenté comme la vérité féministe absolue qu'on ne saurait contredire. Imposture, parce

qu'elle laisse penser qu'une autre voie est possible quand le salut est un : envisager des cheminements alternatifs dans pareille situation, c'est, dans le meilleur cas, perdre son temps et vouloir le faire perdre aux autres.

Ce féminisme autocentré et hégémonique, c'est le féminisme classique, *mainstream*, universaliste, blanc-bourgeois, le féminisme dit égalitaire, celui dont la raison d'être est la lutte contre la domination masculine. C'est celui de la modernité essentiellement libérale, celui d'Olympe de Gouges dans sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* en 1791, de Mary Wollstonecraft dans *Défense des droits de la femme* paru en 1792 et d'Harriet Taylor, compagne du philosophe utilitariste John Stuart Mill entre 1851 et 1858 ; autant de femmes engagées pour les droits civiques et notamment le droit de vote. Ce sera aussi, plus tard, celui de Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* et, plus généralement, celui du Mouvement pour la libération des femmes (MLF), très fortement investi par ailleurs dans la question des droits reproductifs.

Il peut paraître de prime abord étonnant de stigmatiser l'exigence égalitaire et le combat contre l'androcentrisme qui l'incarne. Qui peut bien être, en effet, contre le principe même du rétablissement des femmes dans leurs droits les plus fondamentaux ? Personne, cela va de soi. Le problème est ailleurs, ne se situant pas tant dans la lutte investie que dans ce qu'elle implique à plusieurs niveaux.

En termes, d'abord, de restructuration des rapports genrés : l'homme, c'est-à-dire le mâle, est essentiellement pensé comme l'ennemi par excellence, celui dont il faut se défier et contre lequel il importe de se positionner. Une telle démarche a des conséquences certaines sur la manière dont les stratégies d'émancipation sont envisagées : on ne se libère pas de la même manière suivant que l'autre est appréhendé comme un allié ou comme un ennemi. Ensuite, dans la

récusation de combats jugés d'arrière-garde, foncièrement réactionnaires, au motif qu'ils promeuvent des valeurs considérées au mieux comme obsolètes, au pire comme dangereuses. C'est le cas notamment de l'exigence de reconnaissance portée par certains féminismes au nom de l'identité collective, tels que le féminisme musulman, par exemple. Dans la configuration post-moderne qui prévaut depuis une cinquantaine d'années, les personnes ne souhaitent plus simplement être reconnues comme individus, avec un projet de vie et une conception du Bien déterminés mais aussi comme membres de groupes. Le féminisme *mainstream*, fondamentalement libéral, considère ce retour du/au holisme – c'est-à-dire à la priorité du tout sur les membres qui le constituent – comme potentiellement liberticide. En l'appréhendant comme une menace pour la liberté individuelle, le féminisme *mainstream* fait montre non seulement d'une cécité dommageable face à la nécessité d'actualiser les paradigmes pour tenir compte de nouveaux types de positionnements anthropologico-sociaux mais aussi d'un maternalisme pour le moins problématique : sous couvert de bienveillance, il se donne pour tâche de signifier aux intéressées ce qui est bon pour elles et néfaste pour leur liberté. Enfin, corollaire de ce qui précède, dans la conception de l'égalité qui le sous-tend, il est totalement incapable de prendre en charge la diversité des femmes aussi bien que des féminismes. Préoccupé exclusivement d'égalité arithmétique au sein de laquelle un individu vaut un autre, le féminisme universaliste oublie que nous ne sommes pas toutes interchangeables ; de la même manière que la femme n'est pas (seulement) un homme comme les autres, toutes les femmes ne se ressemblent pas, ni n'aspirent aux mêmes choses. Dès lors, une égalité soucieuse de ces vérités essentielles ne peut être qu'une égalité dans la *différence*, c'est-à-dire, fondamentalement, une égalité informée par une exigence de justice.

Décentrer le féminisme, c'est donc le penser au prisme de ces pierres d'achoppement. C'est précisément ce que se propose de faire le féminisme différentialiste, dans toute sa diversité et ses nuances, en donnant à voir qu'il est possible de plaider pour la reconnaissance des particularismes sans tomber dans le piège essentialiste et le repli sur soi. Car il ne s'agit pas simplement de visibiliser des revendications multiples mais de penser les outils et les grilles d'analyses à même de les porter, ce qui suppose des torsions, des subversions, des déconstructions à l'œuvre dans une constellation idéologique hétérogène au sein de laquelle les priorités et les positionnements ne convergent pas nécessairement.

Plusieurs types de décentrement peuvent ainsi être recensés. La première partie sera consacrée au décentrement intersectionnel, dont le principe est de complexifier l'oppression. Il ne s'agit plus de lutter exclusivement contre le sexisme, ainsi que le faisait le féminisme universaliste jusqu'alors, mais de montrer que les discriminations dont les femmes sont victimes se logent à l'intersection d'un certain nombre de catégories qui synthétisent au plus juste l'injustice vécue. C'est, comme chacun sait, à la juriste africaine-américaine Kimberlé Crenshaw que l'on doit le concept d'intersectionnalité. Mais il n'en demeure pas moins que si cette systématisation a pu exister, c'est grâce à de nombreuses intuitions proto-intersectionnelles exprimées par plusieurs courants féministes, au premier rang desquels le *Black feminism* des origines, mais aussi un certain féminisme arabe marxiste et anti-impérialiste dont l'Égyptienne Nawal El Saadawi est sans nul doute la représentante la plus engagée.

Mais si l'intersectionnalité a généré un engouement sans précédent dans les milieux féministes académiques et militants, ses limites sont progressivement pointées par nombre de chercheuses qui, ce faisant, affinent le décentrement initial. Les critiques stigmatisent essentiellement sa propension

à mettre toutes les oppressions sur le même plan. Et s'il fallait plutôt penser une oppression-phare, à partir de laquelle nous lirions toutes les autres ? S'il fallait hiérarchiser les oppressions ? La deuxième partie sera ainsi consacrée à une autre forme de décentrement, foncièrement dyadique, dans la mesure où elle se conçoit à la fois comme priorisation et vectorisation. Priorisation, parce qu'il détermine une source d'oppression qu'il choisit de mettre en avant ; vectorisation, au sens où celle-ci est pensée comme un prisme permettant de lire les autres discriminations, c'est-à-dire comme l'instrument de leur intelligibilité. C'est ce que propose notamment un certain féminisme noir, essentiellement brésilien, celui de Sueli Carneiro en l'occurrence, qui explique qu'il faut partir de la race (et ainsi « noircir le féminisme ») pour pouvoir penser toutes les (autres) discriminations dont les femmes souffrent.

Mais le décentrement se lit aussi dans la volonté de se confronter à des concepts-clés du féminisme *mainstream*, initialement pensés comme un *vademecum* à l'usage de tout sympathisant de la cause. Il en est ainsi du concept de patriarcat, indissociable de la lutte féministe et synthétisant la majeure partie des griefs opposés à la tradition. La troisième partie examinera trois tentatives visant à décentrer le patriarcat en interrogeant sa pertinence s'agissant des sociétés tribales/des Suds. Les deux premières, idéologiquement opposées, celle du sociologue Éric Macé et celle de la féministe et militante décoloniale Rita Segato, relativisent le concept de manière, de par le fait, différente ; la dernière, elle

aussi décoloniale¹, portée par la féministe nigériane Oyèrónké Oyèùmí et la féministe argentine María Lugones, annihile sa validité/vérité. L'enseignement de cette partie est double : il est de montrer que tous les projets de décentrement ne sont pas nécessairement viables², d'une part, et de donner à voir que la radicalité ne se situe pas nécessairement dans la rupture, d'autre part.

Une telle grille ne peut que conduire à repenser les stratégies, alliances et autres coalitions émancipatrices. Relativiser le patriarcat par rapport à d'autres oppressions revient en effet à envisager la possibilité d'une solidarité intersexuelle, et à récuser ainsi l'idée que le mâle est l'ennemi à abattre. Cette idée sous-tendait déjà le décentrement comme priorisation-vectorisation dans la mesure où il s'agissait de montrer que les hommes (noirs) gagnent à être appréhendés dans *un premier*

1. Je profite de la première occurrence du terme « décolonial » dans ce travail pour préciser la distinction entre postcolonial et décolonial. C'est au sémiologue argentin Walter Mignolo que l'on doit d'avoir opéré de manière claire cette distinction. Selon lui, « le postcolonialisme n'est pas originaire du tiers-monde mais de l'Angleterre et des États-Unis, c'est-à-dire de l'Euro-Amérique et du monde anglophone », même si « les auteurs qui l'introduisirent venaient néanmoins du monde non-européen », « Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémologique », *Mouvements*, vol. 73, n° 1, 2013, p. 188. À l'inverse, « la décolonialité naquit lors de la Conférence de Bandung, en 1955 », ouvrant ainsi la voie de la décolonisation. Et Mignolo d'ajouter : « la conférence de Bandung se situait politiquement dans la décolonisation, non dans le capitalisme ou le communisme [...] La décolonialité est originaire du tiers-monde, dans la diversité de ses histoires locales et de ses époques [...] La naissance dans le tiers-monde de la décolonialité est liée à la "conscience immigrante" actuelle en Europe occidentale et aux États-Unis », *op. cit.*, p. 182.

2. Cette idée selon laquelle tous les décentrements ne sont pas automatiquement viables fait écho au propos d'Eve Tuck et de K. Wayne Yang selon lesquels il importe de ne pas considérer la décolonisation comme une métaphore : « L'adoption facile du discours décolonial par des militants et des chercheurs en sciences de l'éducation, comme en témoigne le nombre croissant d'appels à "décoloniser nos écoles", à faire usage de "méthodes décoloniales" ou à "décoloniser la pensée des étudiants", fait de la décolonisation une métaphore », Eve Tuck et K. Wayne Yang, *La décolonisation n'est pas une métaphore*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Baptiste Naudy, postface de Christophe Yanuwana Pierre, Rôt-Bò-Krik, Sète, 2022. La métaphorisation de la lutte décoloniale aboutit ainsi à sa domestication, c'est-à-dire, au fond, à sa dé-subversion. Cette domestication est en réalité une entreprise de négation en règle de l'essence même de la décolonisation telle que l'exprimait Frantz Fanon lorsque, dans *Les Damnés de la terre*, il la définissait comme « un programme de désordre absolu ».

temps comme compagnons de lutte. Nous approfondirons cette thèse en essayant de la systématiser à travers l'exemple d'un certain féminisme musulman. Ainsi, de la même manière qu'il est possible de noircir le féminisme en pensant la race comme source première d'oppression, l'on peut, à un même niveau, imaginer un féminisme musulman fondé sur la primauté de l'oppression ancrée dans la religion. En « verdissant »³ ainsi le féminisme, notamment à travers une réélaboration du concept de virilité au sein de la tradition arabo-musulmane, l'on ferait des hommes musulmans des alliés de l'émancipation des femmes plutôt qu'une entrave structurelle à leur libération.

Les stratégies de lutte sont aussi intra-féminines. Comment repenser les relations entre les différents féminismes mais aussi, plus particulièrement, entre le féminisme *mainstream* et les féminismes différentialistes ? Le décentrement obéit ici à une double perspective. Il s'agit d'abord de comprendre la relation qui nous unit à nous-même, la « réalité » de ce que nous sommes pour appréhender au plus juste celle qui doit nous lier aux autres. Décentrer, c'est prendre au sérieux ces deux étapes en intégrant que le féminisme doit faire un sort, d'une manière ou d'une autre, à la question de l'identité personnelle. Nous sommes toutes et tous une somme de « dualités complémentaires », pour reprendre l'expression du sémiologue argentin Walter Mignolo. Nous incarnons toutes et tous, pour le dire autrement, une série de contradictions dont nous essayons de concilier les manifestations, avec plus ou moins de succès, mais qu'en aucun cas nous ne cherchons à lisser pour en optimiser la rationalité. Chaque élément, en effet, dit non seulement quelque chose de nous, mais il le dit toujours relativement à une autre part de nous-mêmes, qu'il éclaire autant qu'elle le met en lumière.

« Se mettre à la place des autres » est dès lors une injonction à la fois sans réel fondement et d'une vanité totale. Cette

3. Verdir le féminisme parce que le vert est traditionnellement la couleur de l'Islam.

complexité que nous avons en partage explique que nous demeurons en partie et toujours étrangers les un·e·s aux autres ; nous sommes lié·e·s par une « réciprocité asymétrique », selon l'expression de la féministe Iris Marion Young. Ceci a naturellement une implication de taille sur la nature des stratégies, des alliances et des coalitions que nous pouvons élaborer. Décentrer, à ce niveau, consiste à faire le deuil de la convergence (des luttes) et à la troquer contre une congruence, à la fois plus réaliste et plus efficace. Penser des trajectoires parallèles plutôt que sécantes, c'est considérer la coalition non plus comme une (seconde) maison mais comme un lieu vorace, monstrueux, à qui nous donnons plus qu'il ne nous donne – c'est là un euphémisme.

Notre travail serait incomplet sans un examen spatial du décentrement. Ce que l'espace fait au décentrement est en effet primordial. La notion de frontière est sans nul doute la notion clé pour appréhender les potentialités de cette approche car elle est avant tout le symbole, ne serait-ce qu'intuitivement, que quelque chose d'important se joue dans cet entre-deux à la fois familier et incertain. Décentrer, ici, c'est donner à voir que la frontière n'est pas, par essence, un concept qui appelle un déplacement porteur, tant elle est, par définition, plastique et multidimensionnelle. Il ne suffit pas, en d'autres termes, de convoquer la frontière pour espérer décentrer de manière effective. Nous montrerons ainsi, à travers un voyage dans la pensée de la féministe chicana Gloria Anzaldúa, que le périple décentralisateur est peuplé d'embûches et que la tentation est grande d'effacer peu ou prou les frontières quand le positionnement le plus décentré serait d'*habiter* la frontière. Se situer (simplement) à la frontière n'est pas y résider. Décentrer, en dernière instance, c'est assumer la frontière au point d'en faire notre chez soi, celui qui nous nourrit pour que nous puissions alimenter la coalition. C'est être de la frontière. Nous verrons dans quelle

mesure l'espace rend ainsi fortement prégnante la notion de seuil de décentrement, encore plus que ne le faisait le prisme relativisation-négation.

L'ultime moment de ce travail explore une configuration spatiale particulière : faire pivoter le centre. C'est à la féministe américaine militante et universitaire Bettina Aptheker que l'on doit cette intuition, intuition reprise par sa collègue Elsa Barkley Brown. L'idée est qu'il n'y a pas besoin de décentrer quiconque pour penser une solidarité entre les femmes et les féminismes, il suffit simplement de faire pivoter le centre, de sorte qu'à terme, celui-ci puisse compter à son actif plusieurs points de vue différents et complémentaires qui lui permettent d'enrichir sa connaissance de l'autre.

En creusant cette idée, qui peut paraître anodine de prime abord, l'on fait apparaître un féminisme aux contours résolument non hégémoniques. La rotation sur soi incarne en effet un déplacement immobile qui, de fait, célèbre l'ancrage – le nôtre comme celui des autres. Se met alors en place une triple conscience : la conscience d'avoir le principe de l'enracinement en commun, la conscience que cet enracinement demeurera en partie inintelligible pour nos interlocuteurs en raison de notre hermétisme essentiel et la conscience que rien de tout cela n'empêche la solidarité qui doit demeurer le fondement et objectif ultime de tout décentrement.